

CHAPITRE I

Il ne reste personne

Quand Mary Lennox vint au Manoir de Missel pour y demeurer chez son oncle, tout le monde déclara qu'elle était la plus vilaine petite fille qu'on pût voir. Et c'était vrai. Elle avait un petit visage maigre, de petits membres maigres, une maigre quantité de cheveux blond filasse, et une expression maussade. Ses cheveux étaient jaunâtres, et son visage aussi, parce qu'elle était née aux Indes et avait toujours été plus ou moins malade. Son père avait occupé un poste du gouvernement anglais, toujours très absorbé par son travail, et toujours malade, lui aussi, et sa mère était une beauté qui ne songeait qu'à courir de fête en fête et à s'amuser en folâtre compagnie. Elle n'avait nullement souhaité une petite fille, et, à la naissance de Mary, elle l'avait confiée aux soins d'une « Ayah » en faisant entendre à celle-ci que pour plaire à la « Mem Sahib », il fallait tenir l'enfant à l'écart le plus possible.

Ainsi, l'on tint à l'écart le vilain petit bébé malingre et grincheux, puis la fillette toujours grincheuse, malingre et vilaine. Elle ne se souvenait d'avoir vu, dans l'intimité, que les sombres visages de son Ayah et des autres domestiques indigènes. Et comme ils lui obéissaient toujours et faisaient ses quatre volontés de peur que la Mem Sahib ne se plaignît d'être dérangée par ses cris, à l'âge de six ans, c'était bien le petit être le plus tyrannique et le plus égoïste qu'on eût jamais vu. La jeune gouvernante anglaise qui vint lui enseigner à lire et à écrire la trouva si insupportable qu'elle quitta la place au bout de trois mois, et, lorsque d'autres institutrices vinrent lui succéder elles partirent encore plus vite que la première. De sorte que, si Mary n'avait pas désiré elle-même pouvoir lire des histoires dans les livres, elle n'aurait jamais appris les lettres.

Par une matinée affreusement chaude, – elle avait environ neuf ans, – elle se réveilla de très mauvaise humeur, et ce fut pire encore quand elle vit que la servante qui se tenait debout à son chevet n'était pas son Ayah.

— Qu'est-ce que vous faites là ? dit-elle à l'étrangère. Allez-vous-en ! envoyez-moi mon Ayah.

La servante parut effarée : elle balbutia que l'Ayah ne pouvait pas venir et, comme Mary se mettait en rage et la criblait de coups de pied, elle parut plus effarée encore et répéta que l'Ayah ne pouvait pas venir vers « Missie Sahib ».

Il y avait du mystère dans l'air ce matin-là. Rien ne se faisait selon la routine établie : plusieurs des domestiques indigènes manquaient à leur poste, et les autres passaient

furtivement, en hâte, avec des figures livides, épouvantées. Mais personne ne voulut rien lui dire et son Ayah ne venait toujours pas. Dans le cours de la matinée, on la laissa seule, chose inouïe ; à la fin elle alla errer dans le jardin et se mit à jouer sous un arbre, près de la véranda. Elle s'amusa à faire une plate-bande en enfonçant de grandes fleurs d'hibiscus écarlate dans de petites mottes de terre, tout en s'irritant de plus en plus et en marmottant tout ce qu'elle dirait, les injures dont elle gratifierait « Sai-die », l'Ayah, quand elle reviendrait.

— Pourceau, fille de pourceau, disait-elle.

C'est là pour l'indigène la pire des insultes.

Elle grinçait des dents en répétant ces mots, quand elle entendit sa mère sortir de la véranda avec une autre personne. Son compagnon était un jeune homme blond et tous deux restaient là, debout, à causer à voix basse, d'un air étrange. Mary connaissait ce jeune homme blond, qui avait l'air d'un enfant. Elle avait entendu dire que c'était un jeune officier qui venait d'arriver d'Angleterre. La petite le regardait fixement, mais elle dévisageait surtout sa mère. Mary saisissait toujours les occasions de regarder celle-ci, parce que « Mem Sahib », comme elle l'appelait le plus souvent, était si grande, svelte et jolie et portait des vêtements si exquis. Ses cheveux semblaient de soie bouclée, et elle avait un petit nez délicat et dédaigneux et de grands yeux rieurs. Tous ses vêtements étaient légers et flottants, et Mary disait qu'ils étaient « tout en dentelle ». Ils étaient plus gracieux que jamais ce matin-là, mais les yeux n'étaient pas rieurs du tout. Ils semblaient comme élargis et pleins de frayeur et paraissaient implorer le jeune officier blond.

— Est-ce vraiment si terrible ? disait-elle.

— Terrible, répondait le jeune homme d'une voix tremblante. Terrible, Madame. Vous auriez dû partir pour la montagne il y a trois semaines.

La Mem Sahib se tordit les mains.

— Oh ! je le sais bien ! cria-t-elle, je voulais seulement assister à ce stupide dîner. Quelle folie !

À ce moment même, des lamentations si bruyantes s'élevèrent des habitations du personnel indigène qu'elle saisit le bras du jeune homme et que Mary frissonna des pieds à la tête. Les lamentations se firent de plus en plus sauvages.

— Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est ? dit Mme Lennox, haletante.

— Quelqu'un est mort, répondit le jeune officier. Vous ne m'aviez pas dit que cela avait éclaté parmi vos domestiques.

— Je ne le savais pas ! cria la Mem Sahib. Venez avec moi, venez ! et elle se sauva dans la maison.

Après cela des choses effroyables se passèrent, et le mystère de la matinée, fut éclairci pour Mary. Le choléra venait d'éclater sous sa forme la plus foudroyante et les gens mouraient comme des mouches. L'Ayah était tombée malade dans la nuit, et c'est parce qu'elle venait de mourir que les domestiques avaient hurlé dans leurs cahutes. Avant le lendemain trois autres d'entre eux étaient morts, et d'autres s'étaient enfuis, terrorisés. La panique régnait partout, et il y avait des mourants dans tous les bungalows.

Au milieu du désordre et de l'effarement du second jour, Mary se cacha dans la nursery et tout le monde l'oublia. Personne ne se souciait d'elle et d'étranges choses advinrent à son insu. Elle passa son temps à pleurer et à dormir. Tout ce qu'elle savait, c'est que les gens étaient malades, et qu'on entendait des bruits mystérieux et effrayants. Une fois elle se glissa dans la salle à manger et la trouva vide quoique des restes de repas eussent été laissés sur la table ; les chaises et les assiettes paraissaient avoir été repoussées à la hâte lorsque les dîneurs s'étaient levés subitement, pour une raison quelconque. L'enfant mangea quelques fruits et quelques biscuits, puis, ayant soif, elle but un verre de vin qui se trouvait encore presque plein. Ce vin avait une saveur sucrée et elle ne se rendit pas compte combien il était fort. Bientôt elle fut prise d'un sommeil irrésistible et, retournant à sa nursery, elle s'y enferma de nouveau, épouvantée par les cris qu'elle entendait dans les huttes et le bruit de pas précipités. Le vin lui donnait si grand sommeil qu'elle pouvait à peine tenir les yeux ouverts : elle s'étendit sur son lit et n'eut plus conscience de rien. Beaucoup de choses arrivèrent pendant les heures durant lesquelles elle dormit si pesamment, mais elle ne fut réveillée ni par les lamentations, ni par le bruit des pas, de ceux qui portaient quelque chose dans le bungalow et l'emportaient ensuite.

Quand elle se réveilla, elle resta encore couchée à regarder fixement le mur. La maison était parfaitement silencieuse. Jamais elle ne l'avait vue ainsi. Elle n'entendait ni voix ni bruit de pas et se demanda si tout le monde était guéri du choléra et si tous les malheurs étaient finis. Elle se demanda aussi qui prendrait soin d'elle à présent que son Ayah était morte. Elle aurait une nouvelle Ayah sans doute, et peut-être celle-ci saurait-elle de nouvelles histoires. Mary était un peu fatiguée des anciennes. Elle ne pleura pas en apprenant que sa bonne était morte. Ce n'était pas une enfant affectueuse et elle ne s'était jamais beaucoup souciee de personne. Le bruit, le va-et-vient et les lamentations causés par le choléra l'avaient effrayée, et elle s'était mise en colère parce que personne ne semblait se rappeler son existence. Tout le monde était trop terrifié pour se souvenir d'une petite fille que personne n'aimait.

Apparemment, quand les gens avaient le choléra, ils ne pensaient plus qu'à eux-mêmes. Mais si tout le monde était guéri, sûrement quelqu'un se souviendrait d'elle et viendrait la chercher. Mais personne ne vint, et, tandis qu'elle restait là couchée, à attendre, la maison lui sembla de plus en plus silencieuse. Elle entendit un bruissement sur la natte, et, regardant le sol, elle y vit un petit serpent qui rampait en la fixant avec des yeux pareils à des escarboucles. Elle n'eut pas peur sachant que c'était une petite bête inoffensive qui ne lui ferait aucun mal : il semblait d'ailleurs pressé de quitter la chambre. Tandis qu'elle le regardait, il se glissa sous la porte.

« Comme tout est étrange et tranquille ! pensa-t-elle. On dirait que, dans tout le bungalow, il n'y a que moi et le serpent. »

Presque à la même minute, elle entendit des pas dans le jardin, puis sur la véranda. C'étaient des pas d'hommes et ces hommes entrèrent dans le bungalow, parlant à voix basse. Personne n'alla les accueillir ni causer avec eux et il sembla à Mary qu'ils ouvraient des portes pour regarder dans les chambres.

— Quelle désolation ! dit une voix. Cette jolie jeune femme ! Je pense que l'enfant aussi... car il y avait une enfant, paraît-il, quoique personne ne l'ait vue.

Mary était debout au milieu de la nursery quand ils ouvrirent la porte quelques instants après. Elle faisait une vilaine petite mine boudeuse et fronçait les sourcils, car elle commençait à avoir faim et à se sentir indignement négligée. La première personne qui entra était un grand officier qu'elle avait vu causer avec son père. Il avait l'air fatigué et triste, mais, quand il l'aperçut, il fut si saisi qu'il fit presque un saut en arrière.

— Barney ! cria-t-il, il y a une enfant ! une enfant toute seule en un pareil endroit !

Miséricorde ! qui est-elle ?

— Je suis Mary Lennox, dit la petite fille en se redressant de toute sa hauteur.

Elle trouvait ce monsieur très impoli d'appeler le bungalow de son père « un pareil endroit » !

— Je me suis endormie quand tout le monde a eu le choléra, et je viens de me réveiller.

Pourquoi est-ce que personne ne vient ?

— C'est l'enfant que personne n'avait jamais vue, s'écria l'officier en se tournant vers son compagnon. On l'a tout simplement oubliée !

— Pourquoi m'a-t-on oubliée ? dit Mary en frappant du pied. Pourquoi est-ce que personne ne vient ?

Le jeune homme qui s'appelait Barney la regarda tristement. Mary crut même le voir cligner de l'œil comme pour escamoter une larme.

— Pauvre gosse ! dit-il. Il ne reste plus personne.

Ce fut de cette façon singulière et subite que Mary apprit qu'elle n'avait plus ni père ni mère, qu'ils étaient morts et qu'on les avait emportés dans la nuit, et que les quelques domestiques indigènes qui n'étaient pas morts avaient quitté la maison aussi vite qu'ils l'avaient pu, oubliant tous qu'il y eût une miss Sahib.

Voilà pourquoi tout était si tranquille. C'était vrai : il n'y avait personne dans le bungalow qu'elle et le petit serpent.